

# Yann GONZALEZ

**CINÉMA** Le réalisateur des «Rencontres d'après minuit» présentait ses courts métrages à Pully. Naissance d'un auteur atypique et nostalgique.

## Amoureux solitaire

MATHIEU LOEWER

En mai 2013 à la Semaine de la critique cannoise, la presse française s'enthousiasmait pour un premier long métrage singulier. Avec ses *Rencontres d'après minuit*, huis clos où les invités d'une partouze confessent leurs blessures secrètes, Yann Gonzalez imposait d'emblée un ton et un univers détonants dans le paysage trop sage du cinéma d'auteur hexagonal. Une perle noire repêchée ici par les Cinémas du Grütli (Genève) et le CityClub (Pully), où le réalisateur était venu présenter son film. Il y a trois semaines, en plein week-end pascal et hors de tout agenda promotionnel, le cinéaste était de retour dans la salle pulliérane pour le seul plaisir – devenu rare – de voir ses courts métrages projetés en pellicule, en prélude à *Inferno* de Dario Argento (1980) comme carte blanche. Ce qui en dit long sur son amour de l'argentique, et du septième art le plus impur.

Il a en effet choisi de rendre hommage à un expert italien du genre horrifique à la filmographie inégale. «J'aime bien ces films imparfaits et lâches dans leur intrigue, mais secoués de surgissements délirants, de visions. On a l'impression qu'ils ont été tournés pour une seule séquence. J'ai toujours préféré ces œuvres malades à des choses plus académiques et maîtrisées.» Citant autant Lucio Fulci que Robert Bresson, Brian De Palma comme Alain Robbe-Grillet, le réalisateur affiche une cinéphilie éclectique, construite «dans le chaos et la curiosité», qui va de la série Z au cinéma d'auteur le plus pointu. Loin des salles parisiennes, le jeune ado d'Antibes se fait l'œil devant la télévision («les dessins animés des années 1980 comme *Albator* étaient très cinématographiques»), dans les vidéoclubs et à la lecture de *Mad Movies*. A ce «noyau dur un peu déviant» s'ajouteront plus tard des références plus orthodoxes.

### L'ÉCOLE DU COURT

S'il tourne des films d'horreur en amateur avec ses potes, le cinévore prendra son temps avant d'empoigner la caméra. «J'ai eu très tôt envie de réaliser, mais senti tard que j'étais assez mûr pour me lancer. Pas pressé, je voulais réaliser mon premier court métrage avant mes 30 ans. Et j'y suis tout juste parvenu! Avant d'avoir quelque chose à dire, j'ai eu besoin de grandir au contact des autres, de me nourrir de films et des expériences de la vie.» Enfin prêt à franchir le pas et conscient que «personne ne vous attend», l'autodidacte force son destin à coups de courts primés dans les festivals. Ces films seront son école, les jalons d'une initiation au langage du

cinéma: *By The Kiss* est un plan-séquence fixe et muet en noir-blanc, *Entracte* un exercice de découpage en couleur et dialogué. Et ainsi de suite. Il reviendra plusieurs fois au format, pour apprendre encore et garder la main. «Parce que les temps de tournage sont très brefs. Avec six courts et un long, j'ai dû tourner en tout à peu près 40 jours en dix ans!»

Au-delà de cet apprentissage, Yann Gonzalez constitue aussi sa troupe (Kate Moran, Julie Brémond, Pierre-Vincent Chapus...) et déploie surtout son petit monde. Tout ce qui fera le charme envoûtant des *Rencontres* est déjà là: onirisme, mélancolie, franchise sexuelle, musique électro du groupe M83 (de son frère Anthony), esthétique stylisée, jeu décalé des comédiens – et jusqu'à certaines scènes. «J'ai des obsessions qui me taraudent malgré moi. Je veux changer de maison à chaque projet, mais je reviens toujours chez moi.» Chez lui, c'est le royaume de la mélancolie. «Je suis un grand nostalgique: mes films courent depuis le début après mon adolescence perdue. La jeunesse est hyper inspirante. Il y a une spontanéité, une liberté, une beauté dans ces visages presque vierges. Je recherche ce trouble, cette lueur dans les yeux.»

De l'adolescence, il retient aussi la foi naïve en l'amitié éternelle, le groupe plus fort que le couple. «L'idée de communauté compte beaucoup dans mon cinéma et dans ma vie, où je suis toujours plus désillusionné sur l'amour. L'amitié en est le prolongement ou la forme pérenne, ce qu'il y a de plus précieux. Mes premières amitiés ont laissé en moi une empreinte très vivace. Tout ce qui m'a marqué à cet âge ressurgit dans mes films.»

### ÉLOGE DE L'IMAGINAIRE

La mélancolie à la Gonzalez s'exprime au premier degré, dans un romantisme exacerbé sans ironie. «Je suis à fond là-dedans, mais j'essaie aussi de pervertir ce motif trop pur, comme un gamin qui s'amuserait à le salir – pas pour le détruire, plutôt pour lui donner une résonance plus contemporaine.» Le cinéaste invente ainsi un «romantisme cru», où l'émotion à fleur de peau s'allie à une approche frontale du sexe, trivial dans le verbe et explicite à l'écran. «J'ai besoin de ces deux extrêmes, de cette alternance entre chaud et froid, douceur et violence. Je ne cherche pas à provoquer, au plus à bousculer. Sur le plateau, c'est souvent difficile pour moi et mes acteurs. La scène de masturbation de Kate Moran en gros plan dans *Je vous hais petites filles* a été très dure à tourner. A l'image, c'est beaucoup moins choquant, parce que le filtre de la pellicule déréalise.»

L'argentique n'est donc pas une coquetterie, il répond à un impératif artistique. «Le numérique empêche le passage vers une dimension parallèle. Aujourd'hui, on est dans l'obsession de l'hyperréalisme, avec une image glacée qui capte le moindre pore de la peau. J'ai grandi avec un cinéma qui magnifiait au contraire la réalité à travers la matière de la pellicule. Avec le 35 mm, même si les décors sont moches, il y a tout de suite une forme de beauté. Obtenir un résultat identique en numérique exige un travail hallucinant. On rajoute du grain après coup, comme pour recréer du vivant sur du mort. Il manque ce côté vibratile, cette pulsation.»

Adeptes de l'artifice, le réalisateur balaie d'un même élan le naturalisme du cinéma d'auteur

Yann Gonzalez devant le projecteur 35 mm du CityClub. ARMAND YERLY / CINÉMA CITYCLUB

français. «L'excès et le baroque des années 1980 ont disparu. L'imaginaire est laissé de côté, comme si le rêve était désormais impossible.» S'il prépare un film d'horreur dans le milieu du porno à la fin des années 1970, Yann Gonzalez avoue néanmoins que ses nostalgies sont parfois frustrantes. Il aimerait réussir à embrasser son époque, esthétiquement triste à mourir et peu évidente à saisir. «Mais reste toujours la jeunesse, ma source d'inspiration et mon refuge...»

*Inferno* de Dario Argento, précédé du court métrage *By The Kiss* de Yann Gonzalez, sa 25 avril à 20h30 au CityClub, Pully.

